

Jean pierre Morcrette

Taillis de hêtres

Un triptyque dispersé
volet gauche

roman

Jean pierre Morcrette

Taillis de hêtres

roman

Personne, ici, ne connaît l'artiste qui jouait en moi. Grâce à son habileté, je m'étais fait un nom à défaut d'en avoir reçu par filiation. Ce nom, un sobriquet donné à l'école des beaux-arts, avait le mérite d'être court, mémorisable ; bref, communicant. Ils m'ont demandé de cesser de peindre, j'ai cessé de peindre. J'ai produit des photographies, des vidéos, des installations, des sculptures. Ils en réclamaient de petites et de grandes, pour tous les goûts, pour toutes les bourses. Le succès est venu. J'ai loué un plus vaste atelier, embauché des assistants. Plus tard, ils ont voulu que je me remette à la peinture, je m'y suis remis. C'était une peinture expéditive, sans présence ni esprit, adapté à l'air du temps : des images d'images. Mon travail consistait de plus en plus à manipuler les signes à la manière d'un étudiant en communication sorti de son premier cours de sémiologie. Il y avait une partie convenue de dénonciation des *injustices de ce monde*, l'exécution formelle et compassée en laissait paraître le faux et l'illusoire. Comme la plupart des gens, j'ai modifié mon système de pensée pour assurer sa conformité avec mes actes. Réfléchir contre moi-même était devenu inaccessible.

Alors, j'ai décidé de tout arrêter. J'acceptais de moins en moins de voir les signes s'éloigner des choses censées les représenter. Je doutais que l'art ait à signifier. Ce n'est pas le lieu de me justifier sur le déroulement de ma *carrière d'artiste* passée, encore moins de condamner ou de porter un jugement sur les autres à l'aise dans leurs pratiques. Je parle pour moi. Aux beaux-arts, mon

professeur de peinture restait l'un des rares à contester l'art conceptuel, aussi, il m'a fallu du temps pour y entrer. J'ai été séduit intellectuellement, et, si je tombais sur des évidences, j'y puisais parfois de la spiritualité ; cependant, je n'y trouvais pas assez de matérialité, de sensualité. J'étais peintre et l'image triomphait. Alors, j'ai abandonné la peinture pour la photographie, la sculpture — plutôt des objets installés —, jusqu'au moment où je m'y suis remis à la demande de mon galeriste. Depuis, l'argent de comptes bancaires bien fournis m'a permis de vivre. Je n'en suis pas particulièrement fier, cet argent m'a coûté davantage que ce qu'il vaut. Neuf ans se sont écoulés depuis ma soi-disant disparition. J'avais repris mon *vrai nom*, un nom aux parfums de fleurs, celui qu'un fonctionnaire municipal parisien m'avait donné quelques jours après ma naissance, une naissance sans nom ni personne.

Chacun se construit une histoire ordonnée à partir d'une logique incertaine, une vie multiple et contradictoire dans une unité de façade. Comment croire en cette histoire ? Suis-je convaincu de savoir ce que je suis ? Une fois déclaré ceci, qu'en dire de plus ? Que cette coquetterie est dérisoire : je suis un être paradoxal, inconciliable avec une définition définitive. Si j'en parlais à un de mes voisins agriculteurs, il me regarderait d'un œil bizarre. Je lui demanderais s'il sait ce qu'il est ; il me répondrait qu'il est ce qu'il est, et qu'il doit traire les vaches. Eh bien, moi, je dois écrire. Il a fallu mentir par omission, cacher quelques vérités, dès mon arrivée ici. Je me prétendais en retraite et, au vu de mon âge apparent, les gens s'en étonnaient. Je disais, en fait, j'écris. J'étais devenu l'écrivain même si je ne pouvais leur donner aucun texte à lire. C'est que j'écrivais dans ma tête.

Mère, comment vous dire maman ? Je ne peux pas vous tutoyer, vous êtes trop éloignée de ce qui a façonné mon existence depuis notre séparation. J'aurais voulu vous parler avec ma langue maternelle, mais comment vous signifier l'inexprimable ? La langue adoptive qui me sert de monde vous est-elle compréhensible ? Je vous invente une douce vieillesse, quelque part en Europe, vous souvenant un peu de moi avant que tout ne s'efface. L'autre, le géniteur, la bite et les couilles, oublions-le. Je ne me suis jamais senti orphelin. Un orphelin a des parents. Un orphelin a des parents morts. Abandonné par une mère et un homme sans doute bien vivants, je suis un enfant qui a appris par la force des choses à assumer l'inconnu de son passé, même si plus d'une fois il s'est construit une origine imaginaire. Ai-je surmonté le deuil de l'ignorance d'aimer ? Aimer n'est jamais le bon mot. Certains l'utilisent à tort et à travers ; d'autres l'évitent, trouvent des parades, des formulations alambiquées ; d'autres encore se taisent. Ça reste plus raisonnable. Je n'ai jamais fait le deuil de quoi que ce soit. Le deuil me fait et me défait comme la marée sous influence du soleil et de la lune. Si *l'écrivain est quelqu'un qui joue avec le corps de sa mère*, comment en serai-je capable sans ce corps jamais aperçu, jamais effleuré, jamais étreint, sans cette langue maternelle à aucun moment entendue ? Si un jour l'idée incongrue d'écrire sur ma mère me vient, ce sera une pure fiction. J'imagine vous figurer avec tendresse l'enfant chétif, puis l'adulte en muscle que j'étais, enfin l'homme âgé plus épais d'aujourd'hui. Comment oublier le germe dans votre ventre et l'enfant

qui en est sorti que, je crois, vous avez été contrainte de laisser à d'autres le soin de faire pousser ? Toujours, je cherche cet amour sans nom, sans regard, sans paroles, sans caresses. Parfois je le trouve dans mes rêveries.

Après des années de faux-fuyants, comme si j'avais du retard sur ma vie, j'écris réellement. J'ignore où me conduira cette aventure. Je ressens le même impératif qui m'a poussé, il y a neuf ans, à mettre un pied devant l'autre. Si l'expérience de la marche m'a appris que le but est la fin de la journée et qu'avancer suffit pour y parvenir, avec l'écriture, c'est sans doute autre chose. Je m'engage dans ce récit en évitant de penser à son terme. Cette attitude présomptueuse m'égarera. J'ai soixante ans. Je me trouve, comme ils disent, dans l'âge mûr. J'arrive à point. Quelle est l'histoire de mon début ? Dois-je renoncer à m'en faire une idée à défaut de la connaître ? Quelle est la part en moi exprimable par le langage ? Je ne me vois dans les yeux de personne. Quand le miroir me regarde, je reste en face d'un homme vieillissant. La peinture ne m'a pas abandonné. J'ai laissé la peinture me quitter pour occuper la place d'un autre. Les mots me quitteront-ils un jour à leur tour ? Mes souvenirs eux-mêmes seront sans doute fictifs. Quand les souvenirs et les mots me délaisseront, il sera temps.

Ma disparition, pensais-je avant de disparaître, me permettrait peut-être d'inventer une sorte de double secret de moi-même, comme dans un roman, mais en vrai. À moins qu'écrire conduise à me prendre pour ce que je ne suis pas. Parfois, je me voyais en traducteur, un traducteur de sa propre vie. Je me serais caché indéfiniment. Le texte traduit devient-il différent ? Pour l'affirmer, il faudrait connaître plusieurs langues. Pourquoi n'ai-je jamais fourni d'efforts pour

apprendre celles des autres, m'y confier, y sombrer, et m'apercevoir que toute langue, y compris la mienne, comme tout amour, demeure une énigme ?

L'enfant, dont jamais je n'imaginai être un jour le père, dort dans la pièce à côté. La porte de ma chambre est entrouverte ; si je me concentrais, le souffle de mon fils me parviendrait.

Écrire avant d'oublier, parier sur le pouvoir de ressouvenance de l'écriture. Des photographies ? je n'en ai aucune. L'écriture et la photographie se valent-elles contre l'oubli ? L'apparence de la photographie, c'est l'illusion de l'être, un épiphénomène. Cette apparence, plaisante ou désagréable, reste cajolante. J'ai souvent eu de la difficulté avec les caresses.

Partir, pour aller où ? Je revenais de New York. Ils me répétaient, c'est là que ça se passe ! c'est là que ça se passe ! Si la ville fascine, je ne concevais pas y habiter plus d'une semaine. Quand il a fallu y faire le beau au vernissage, j'ai résisté. Ma phobie de l'avion y devait pour beaucoup. Je leur ai proposé de m'endormir durant le voyage, les organisateurs ont pris la chose au sérieux, se sont renseignés : c'était impossible. Mort, ce serait plus facile. Dans ces conditions, leur ai-je dit, j'y renonce, à moins de prendre le bateau. Ils ont insisté pour que j'y aille en avion, j'ai insisté pour le bateau. Ce fut le bateau, un cargo. Dix jours de traversée et l'illusion d'arriver en Amérique comme un émigrant au début du XX^e siècle. Je ne suis pas passé par Ellis Island, mais directement par la Cinquième Avenue. En Europe, tout est faisable par train. Rome, Berlin, Madrid, Copenhague, Bruxelles, Vienne, Lisbonne, Londres, Stockholm, et même Sofia ou Bucarest, bien que le trajet soit laborieux..., toutes des villes intéressantes où j'ai exposé. J'ai imaginé me perdre dans Paris. Je refusais de me l'avouer, j'avais envie de calme, d'espace, de nature, d'arbres. Je désirais retrouver les bois, la forêt, la campagne qui ont été les repères de mon enfance.

Ma première idée fut de me rendre à l'abbaye du Bec-Hellouin, en Normandie. Si Frère André était mort depuis longtemps, j'avais gardé un bon souvenir des moments passés en sa compagnie. Je réservai une chambre pour quelques nuits par Internet, et laissai un message au frère hôtelier lui expliquant qu'il y avait plus

de trente ans, j'avais rencontré Frère André au Bec, et qu'aujourd'hui je ressentais le besoin d'y séjourner à nouveau. Sans auto ni permis — je ne m'occupais jamais du transport de mes productions qui voyageaient en camion —, je pris le train pour Bernay, puis un taxi, dernier réflexe de riche, m'amena en une demi-heure à l'abbaye.

Frère André s'appelait Marcel Thimey. Il avait été un de mes professeurs au collège et, à la retraite, il était devenu moine bénédictin. Lors des passages difficiles de mon adolescence, Frère André avait facilité mon hébergement. La première fois, j'avais fugué de ma famille d'accueil. J'y étais resté une semaine au Bec-Hellouin. Plus tard, je compris qu'il avait négocié avec les autorités ; une voiture de l'Aide à l'enfance vint me chercher pour me conduire au foyer parisien de la rue Denfert-Rochereau.

Comme j'étais parti dans un samedi après-midi, j'arrivais après les vêpres. Rien n'avait changé. La tour Saint-Nicolas éclairée me fit penser à la photographie de Brassai de la tour Saint-Jacques à Paris. La dernière fois que j'avais vu Titi — surnom donné par les élèves au futur Frère André —, c'était dans l'atelier de céramique, un bâtiment annexe de l'abbaye. À l'église, je retrouvais les mêmes bancs de bois, les pierres, les statues blanches de l'entrée. Elles représentaient quatre saints (je me rappelle celle d'Augustin) et la vierge du Bec de l'ancienne église dont il reste quelques vestiges. Plus loin sur la droite, un gisant figurait un abbé du XIV^e siècle. Séparant l'espace réservé au public de celui des moines, le sarcophage en pierre grossièrement taillée d'Herluin, fondateur de l'abbaye, était posé dans une niche creusée au sol recouvert d'une vitre épaisse. Cette installation m'avait impressionné. Elle ne me fit plus du tout d'effet. Les samedis et dimanches, les sœurs du monastère voisin, plus nombreuses que les moines, participaient à la messe. Je les comptais tout en méditant, en vain une fois de plus, sur le mystère de la foi. Je mangeais en silence avec la communauté, assistais à tous les offices. Plus de grégorien ; les moines chantaient en français des paroles insipides. Je marchais dans la forêt et la campagne environnantes. Le soir, j'allais prendre l'apéritif au café, j'écoutais les commérages. L'histoire d'amour entre un père abbé du Bec et une mère supérieure

du monastère me revint en mémoire ; j'ai failli demander de leurs nouvelles. Le village me parut plus propre, les rues plus fleuries, les maisons à colombages plus normandes. Le bien-fondé de ma disparition se confirma durant ce court séjour. Rentré à Paris, tout fut limpide, facile à exécuter.

Ma petite entreprise prospérait dans un atelier de cinq cents mètres carrés en proche banlieue. Quatre à cinq assistants se poussaient au portillon. J'avais un comptable indépendant, et les assistants, filles ou garçons, tenaient lieu de secrétaires. C'étaient pour la plupart d'anciens élèves des beaux-arts qui avaient acquis de la technique sans savoir qu'en faire ; les autres bouillonnaient d'idées brouillonnes et peinaient dans leurs concrétisations. Les derniers mois, après mon séjour au Bec-Hellouin, je multipliais les *œuvres*. Si j'écris ce mot sereinement (ou presque, il est en italiques), je ne m'y suis jamais habitué. Daracht, mon galeriste, s'affolait. Les prix allaient chuter. Il se calma dès que je fis allusion à un concurrent et me paya les pièces proposées. Il les a sans doute achetées pour lui-même et stockées dans un hangar sécurisé. Sans être considéré comme un artiste engagé (qui de nos jours revendique cette étiquette ?), les dernières années, je concevais, fabriquais ou faisais fabriquer des *œuvres* qui parlaient soi-disant de l'opulence des riches, de la misère des pauvres, des malheurs de la guerre ; problèmes éternels qui exigeaient dare-dare une actualisation. J'avais des choses à dire sur l'état du monde ! Il s'agissait de sculptures ou installations d'images, pour beaucoup inspirées de photos de presse. Elles évoquaient, sur un ton amer et légèrement contrit — sans trop exaspérer regardeurs et acquéreurs —, les guerres en Afghanistan, au Pakistan, le conflit israélo-palestinien, les naufrages des migrants en méditerranée, les attentats en Irak et ailleurs, le prix du baril de pétrole, les Jeux olympiques de Pékin, ainsi de suite. Une série de toiles figuraient

les *morts illustres* de l'année écoulée : des personnalités comme Aimé Césaire, Soljenitsyne, Sœur Emmanuelle, Charlton Heston, Yves Saint Laurent, Alain Robbe Grillet, tous accompagnés d'un ou d'une inconnue censés avoir péri dans une catastrophe causée par la main ou le génie (militaire) de l'homme. J'avais exclu les calamités naturelles ; j'ai eu tort, beaucoup d'entre elles sont insidieusement provoquées par la cupidité humaine : constructions d'habitations ou d'ouvrages d'art expédiées, bâtiments antisismiques bâclés, réchauffement climatique nié, principe de précaution renié, etc. Daracht était content. Comme artiste, j'étais domestiqué plutôt que révolté.

L'été approchait. Je proposai à mon équipe de prendre trois mois de congés payés. Le bail de l'atelier fut résilié, mon appartement vendu et je déménageai ce que je voulais préserver dans un garde-meuble. Début septembre, j'informai mes assistants de ma décision d'arrêter la production ; dans le courrier, je glissai un chèque dont le montant couvrait largement les salaires jusqu'à la fin des contrats. Sans engagement formel, j'ignorai mon galeriste. Je changeai de numéro de téléphone portable, oubliai mes adresses mail, sites Internet et inscriptions sur les réseaux sociaux, ouvris des comptes dans de nouvelles banques à mon *vrai nom*, réfutant à jamais le sobriquet de l'artiste, liquidai toutes mes dettes. Sur un coup de tête, je donnai de grosses sommes à des associations caritatives et environnementales, sans doute pour blanchir ou apaiser une conscience tourmentée. Entre la bonne et la mauvaise, il y a de la place pour la conscience. Je ne partais pas en voleur, mais en un homme libre. Enfin, je l'espérais.

Neuf années se sont écoulées depuis. Le 30 septembre, je montais dans le train pour Orléans, un sac sur le dos, des chaussures de marche aux pieds. J'avais cinquante et un ans, sans attaches affectives, toutes les femmes que j'avais connues, et certaines aimées, m'avaient quitté ou avaient été délaissées.

La dernière était partie. Elle n'en pouvait plus de vivre hors de son pays et de sa langue. Susana avait eu un fils avec un homme d'un soir. Elle n'avait pas imaginé avorter, pourtant l'idée d'accoucher sous X l'avait effleurée. Presque un enfant trouvé. Je ne lui ai jamais dit en être un, personne n'était au courant. Si la question des origines arrivait, je restais vague, prétendais être fils unique ; mes parents, qui m'avaient eu sur le tard, étaient morts dans un accident de voiture, des histoires de ce genre. Quand j'ai connu Susana, j'avais quarante-six ans. Je n'ai jamais rencontré de femme si précautionneuse, si attentive à ne pas tomber enceinte, obsédée par une hantise d'engendrer supérieure à la mienne. Paradoxe, elle refusait pilule et stérilet, consentait avec réticence au préservatif, *ça peut péter ça*. C'était compliqué lorsque Susana acceptait que j'aïlle en elle. Je devais me retirer bien vite malgré la capote. À son air inquiet, je remarquais que le plaisir ne s'autorisait pas. Peu à peu, nous avons pratiqué autrement. J'embrassais pianissimo son clitoris, puis avec vigueur deux doigts dans le vagin. Une fois, j'y avais mis le pouce, l'index s'appêtant à entrer dans l'anus pour un massage interne et simultané. J'avais aimé — et perdu — une femme qui adorait ça, et

j'avais apprécié qu'elle adore. Susana m'a arrêté en chemin. Introduire quoi que ce soit de ce côté-là était hors de question. Sans doute, son héritage culturel lui imposait des limites, car lorsque l'Espagne avait légalisé, huit ans avant la France, le mariage homosexuel, elle avait affiché dédain envers *todos estos sodomitas*. J'avais été soulagé de ne pas reproduire un geste exclusif, une pince inédite, je m'en étais persuadé, dédié à cette femme seule ; cette femme dont, encore aujourd'hui, il m'est impossible de dire le nom. Quand le visage de Susana s'empourprait, ça y était, elle était rassasiée. Elle poussait un cri contenu presque inaudible. Arrivait mon tour. Avec elle, c'était branler, sucer. Elle excellait en la matière. Le sperme finissait souvent sur le parquet. Que de couches de vernis j'y ai laissées ! J'insistais à peine pour la pénétrer, car je savais qu'elle m'en dissuaderait. J'évitais de prononcer *pénétrer*. Non, elle assurait prendre son plaisir. C'était, disait-elle, du sexe sûr. J'entendais *doux sexe sourd*, et, serrant ma queue de la main ou de la bouche, elle conduisait mes doigts vers sa vulve. Jamais nous n'avons dormi une nuit ensemble. Elle venait dans mon appartement la journée quand il y avait école. Chez elle, son fils était toujours à proximité, collé à sa *mamá*. Le lieu de la pudeur ne se trouve pas dans le sexe. Je parle d'une manière crue, ce côté-là est facile à exprimer. Au-delà de ces rapports sexuels (frustrants, en ce qui me concerne), les relations avec Susana et son garçon, son fils arrivé *por accidente*, ont été complexes. C'est que ce petit existait, il aurait fini par m'appeler papa ! Sa mère était vite agacée par ses jérémiades ; alors il accourait vers moi en attente de quelque chose qu'il ne savait pas définir et que je n'aurais pu lui donner.

Pourquoi Susana ne m'avait-elle pas quitté plus tôt ? Cherchait-elle un père pour son fils ? Se contentait-elle du plaisir que je lui procurais, ajouté à celui qu'elle trouvait, peut-être, à embrasser, branler, prodiguer des fellations ? À la vérité, pour elle, pour moi, comme pour beaucoup d'humains, sentir qu'un autre a quelques égards pour soi, caresser, être caressé, se complaire dans la compagnie d'un supposé semblable afin d'éviter d'être dans une solitude démesurée, tant de raisons et d'autres encore doivent suffire. Le départ de Susana a inauguré une période de solitude et contribué à la décision de m'en aller, moi aussi.

Après avoir consulté beaucoup de sites concernant la randonnée, je m'étais équipé correctement, y compris contre la pluie. Le GR 3 s'imposait pour descendre dans le sud. Les premières nuits étaient réservées dans des gîtes d'étapes. En train, je rejoignis le chemin à Orléans. Cet itinéraire montait peu, il me mettrait en forme pour la suite. Les premiers jours furent pénibles. Je marchais trop vite, puis trop lentement. Au bout d'une semaine, je me sentais plus à l'aise et commençais à y prendre plaisir. Je longeais la Loire et non les variantes qui autorisent des raccourcis. Seule la centrale nucléaire de Dampierre — sur la carte, modestement désignée *centrale électrique* — rendait impossible de continuer par les berges. Plus loin, je vis celle de Belleville sur la rive gauche. Deux autres se situaient en aval.

Sans militer dans une organisation antinucléaire, j'avais conçu, quelques années après Tchernobyl, un projet sur la nucléarisation de la France qui ne fut jamais réalisé. Mon galeriste de l'époque imaginait difficilement les motivations des institutions ou des chefs d'entreprises à s'y intéresser. Rien de subversif : dix-neuf grands tirages en Cibachrome donneraient à voir les paysages alentour, sans montrer les bâtiments eux-mêmes. Chaque nom des dix-neuf sites indiquerait de quoi il s'agissait. L'air semblerait pur, le ciel bleu, l'herbe verte. Des oiseaux parcourraient l'espace aérien, des poissons nageraient dans les fleuves ou dans la

mer ; quelques baigneurs bronzeraient sur les rives. Bien sûr, quelque chose clocherait. J'ignorais comment traiter tout ça ni ce qui allait clocher. C'était l'idée.

Le GR 3 ne suit plus le fleuve après La Charité-sur-Loire, il passe par des villages, des bocages, des bois, des forêts, avant de rejoindre Nevers. Le lendemain, je traversai la Loire et pris le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, histoire d'en faire un bout. Aller voir Susana en Espagne aurait tenté ma libido. Les cartes de randonnées de l'application sur le téléphone portable se révélèrent inopérantes dans beaucoup d'endroits. Dès que je marchais dans des sentiers isolés, le réseau disparaissait. J'achetai des cartes en papier quand j'en trouvais. Je les ai toutes conservées. De temps en temps, je les regarde comme aujourd'hui où mon périple reprend vie alors que j'écris. À Saint-Jean-Pied-de-Port, près de la frontière, je renonçai à l'Espagne et à Susana. À défaut de coït vaginal, somme toute dogmatique, je la persuaderais des avantages de la pénétration anale ! Jamais je ne l'avais réclamée, et rares étaient celles qui me l'avaient proposé. Réussir à convaincre Susana résoudrait peut-être sa phobie procréatrice. Je n'avais à aucun moment voulu imaginer que le sexe ne l'intéressait pas vraiment ; il y a des femmes et aussi des hommes comme ça. Ces rêvasseries m'avaient distrait en quittant Paris ; elles sombrèrent dans l'abstrait, puis dans le ridicule au fur et à mesure de mon avancée vers les Pyrénées. Susana ne m'avait envoyé aucune nouvelle depuis son départ, je considérai qu'elle aussi prenait le large.

Je bifurquai par le GR 10 qui traverse les Pyrénées de l'Atlantique à la Méditerranée. J'avais marché près de huit cents kilomètres en un mois et demi. Les quelques personnes rencontrées dans les gîtes d'étapes ou les auberges ne m'avaient donné pas plus d'eux-mêmes que je n'avais dévoilé quoi que ce soit de moi. J'étais sans plan précis. L'hiver approchait. Si je me sentais en forme pour affronter la montagne, ce serait difficile, voire impossible en cette saison, de continuer en haute altitude. Une pause s'imposait. Après avoir rejoint Oloron-Sainte-Marie, je louai un gîte dans les alentours. J'y resterai quatre mois.

J'écrivais toujours dans ma tête. À la supérette du village, j'achetai des cahiers d'écolier. La propriétaire habitait en ville et ne montrait aucune curiosité à mon égard. Je n'avais feuilleté aucun journal ni regardé les nouvelles sur mon téléphone depuis mon départ de Paris. Dans la maison, ni réseau ni télévision, mais des livres, beaucoup de livres. Devant mon étonnement, ma logeuse me dit avoir été libraire dans une ancienne vie. J'ai failli parler de la mienne qui, j'étais surpris de le constater, me semblait si lointaine. J'avais chargé de la musique sur mon téléphone ; pour les livres numériques, l'écran était trop petit ; ça posait déjà des problèmes pour lire cartes et topoguides. Acheter des bouquins en papier était déraisonnable, mon sac à dos pesait suffisamment. Si j'avais été un grand lecteur dans le passé, j'avais lu de moins en moins à mesure que *production* et *vie sociale* s'intensifiaient. Alors, sevré depuis de longues années, n'importe quel ouvrage faisait affaire. En fait, la propriétaire avait du goût, et un sens de l'éclectisme.

Sur les cahiers trouvés dans la supérette, je n'étais capable que d'aligner quelques phrases ou des mots clés, souvent les mêmes qui revenaient en synonymes ou périphrases et ne m'ouvraient aucune perspective. Je me rattrapai en notant des citations. Je remplissais les cahiers des mots des autres à défaut d'y inscrire les miens. L'impression qu'ils m'appartiendraient rien qu'à les écrire me rassurait. Je regardai par la fenêtre passer les jours, tomber la neige. Les étendues poudreuses, toute cette blancheur soudaine, me subjuguèrent. Dans ce village où je m'étais arrêté, je paraissais moi-même d'une blancheur extrême. Je n'avais rien à cacher, rien à justifier, aucun rôle à tenir excepté celui d'un figurant, un Parisien quinquagénaire qui prenait du bon temps. Si je les intriguais, les villageois n'en disaient rien. J'étais identifiable par les seules informations laconiques distillées çà et là, au café, à la boulangerie, à la supérette.

Cette nuit, peut-être en raison de l'évocation de la neige dans les Pyrénées, voilà ce rêve revenu. Je m'en croyais débarrassé, mais il restait planqué dans l'attente de me narguer à nouveau. Bien sûr, je n'ai pas tué cette femme dans la chambre d'hôtel ; c'est du moins ce que je me répète une fois éveillé. Dans le rêve, tout est blanc. Les voitures roulent en silence. Les branches des arbres s'affaissent sous le poids de la neige. J'ai la sensation de me souvenir du lieu de l'hôtel du crime, sans pouvoir le situer. Et ce flic qui me court après, un petit gros moustachu, moitié gentil, moitié méchant, ça n'existe pas : en général, ils sont deux. Cette femme retrouvée morte, assassinée, allongée nue sur le lit jambes écartées, je ne l'identifie pas. Je ne la reconnais pas. Il semble un condensé de corps comme celui d'Hélène du peintre grec Zeuxis pour lequel il aurait fait poser cinq filles de Crotone. Je n'ai pu m'empêcher de lister les femmes avec qui j'ai eu une relation sexuelle. Ça dépassait largement cinq. Je me demandais si j'en oubliais, si toutes vivaient encore. Elles avaient été non pas des butins ou des trophées, mais des occasions de rencontres, réussies ou ratées. Je les énumérais à la manière du vieux Molloy de Samuel Beckett qui comptait ses pets et finissait par trouver extraordinaire que les mathématiques puissent l'aider à se connaître. Loin de moi l'idée de comparer femmes et pets, c'est un simple raisonnement analogique ; les grandes choses ne sont pas d'un côté, les triviales de l'autre. Cette femme, assassinée dans une chambre d'hôtel, dois-je l'ajouter à ma liste ?

Il n'y a aucune disparition. Je n'ai pas disparu. Au contraire, je suis apparu. Le printemps arrivé, je quittai la maison des Pyrénées et repris le GR 10. La propriétaire proposa de me monter jusqu'à un village de la vallée d'Aspe pour le rejoindre. J'ai hésité. Depuis Orléans j'avais refusé de me faire transporter, même sur quelques kilomètres. J'acceptai devant sa bienveillante insistance. Trois quarts d'heure de voiture par la route du Somport remplacèrent deux journées de marche et des centaines de mètres de dénivelé. La vue était magnifique. J'appris dans un gîte que certains cols étaient encore enneigés. Sans équipement adapté, je renonçai et redescendis le sentier vers la vallée. La lecture, renouée durant les quatre derniers mois avec plaisir et constance, me manquait. J'achetai une tablette à Toulouse, car je pourrais aussi écrire dessus. Pour alléger le poids de mon sac à dos, je recopiai sur la tablette tous les cahiers de la supérette et les jetai dans une benne à recycler. Je téléchargeai des livres dès que j'accédais à Internet. Les chemins traversèrent le Tarn, le Lot, puis j'arrivai dans le Massif central.

Ces mois d'errance, je le savais, prendraient fin. Durant tout ce temps, rien ne s'était passé ; je n'avais vécu aucune aventure. Ou plutôt, j'avais vécu les aventures singulières d'un homme qui met un pied devant l'autre. Les instants ordinaires des jours, des semaines de marche remplie d'inconfort, se transformaient en instants incomparables dus aux relations de mes pieds, de mes jambes, de mon dos, de mon visage, de mes narines, de mes oreilles, bref, de tout

mon corps, avec la nature et les éléments — variétés de pluies, de vents, de chaleurs, de fraîcheurs, de froideurs, de lumières —, avec les bêtes, les plantes, les arbres, les roches, ainsi de suite. Je n'avais plus l'impression d'être dans la nature, j'étais la nature. Cette dernière phrase, je l'ai certainement lue chez Thoreau, dans *Walden ou La vie dans les bois*. Dans la maison des Pyrénées, des livres autour de la marche avaient attiré mon attention. J'avais noté ceci : *Si tu n'arrives pas à penser, marche ; si tu penses trop, marche ; si tu penses mal, marche encore*. À suivre Jean Giono, je devais marcher encore et encore. C'est ce que je faisais. Sur les chemins, pas de musique. J'en avais écouté au début, mais vite, y avais renoncé bien vite. Personne n'y trouvait son compte : ni le silence relatif des paysages traversés ni les bêtes, y compris les insectes, ni la musique, ni le marcheur. La musique était pour le soir, à l'étape, à l'évidence pour m'isoler des autres. Ce serait faux d'affirmer que je méditais sur les sentiers comme l'expliquaient les auteurs des livres qui associaient marche, philosophie et spiritualité, parfois à la limite de l'ésotérisme. Maintenant, je ne dirais plus ça, j'ai appris à méditer (du moins ce que j'entends par là) dans de courtes marches. Depuis tout ce temps, il est difficile de me souvenir avec précision de mon état d'esprit. J'avais pris quelques notes que je relis aujourd'hui. De la méditation, dans le sens d'un recueillement introspectif, de la contemplation, visuelle bien sûr, et aussi olfactive, tactile, sonore, lors des pauses près d'un ruisseau de montagne ou d'une petite cascade, dans une clairière embrumée, sur la douceur d'une mousse sous les pieds déchaussés, au creux d'un arbre en contre-jour dans une forêt, allongé dans une herbe odorante, le nez vers un ciel nuageux ; bref, toute une imagerie de la nature conçue en ville, qui, incarnée et perçue dans le corps réellement, dépasse les lieux communs. Le printemps se manifestait. J'aime ce moment où la végétation revient. En forêt, dans les champs, dans les pâturages ou dans les villages et hameaux, s'affirmait l'évidence du renouveau. J'appréciai le bourgeonnement, la floraison, particulièrement sur les arbres fruitiers. Oiseaux et insectes étaient plus nombreux, plus actifs. L'eau ruisselait de partout. Marcher dans la boue me procurait un plaisir immédiat.

Je pressentais que les choses évolueraient. Chaque fois que, dans un endroit verdoyant, une ferme entourée d'arbres se présentait, j'imaginai m'y établir. Je repoussais l'idée en reprenant le sentier, vingt à trente kilomètres par jour, quand ça ne montait pas trop. Peu à peu, c'était manifeste, je devenais plus sociable lors de la traversée de villages, chez les commerçants, le soir aux étapes. Sur le plateau de l'Aubrac, j'entrai dans la salle commune d'un gîte pour dîner. L'hôtesse avait préparé de l'aligot en quantité. Des randonneurs étaient déjà attablés et parlaient bruyamment. Ils étaient une dizaine, d'une quarantaine d'années, dont deux femmes. Des hommes se levèrent pour me laisser une place, au centre de la table, comme si j'étais leur invité attendu. Belges francophones, ils descendaient au sud rejoindre le GR 7. Tout en buvant le premier verre de vin de la journée, j'écoutai leur conversation qui portait sur la guerre en Libye. Ce qui pose problème chez les humains, contrairement à la plupart des autres espèces, c'est sa prédisposition génétique à tuer ses semblables, affirma mon voisin de gauche. Que vont faire les Belges dans cette galère ? demanda celui de droite. La discussion s'engagea sur la pertinence de l'intervention. J'avais envie de leur lancer qu'en France, nous n'avons pas le choix. Si le président général en chef veut sa guerre, il la décide pratiquement seul, sans consulter députés et sénateurs ni a fortiori la population ; tout le monde suit, les bonnes âmes finissent par se rallier pour raison humanitaire, ainsi de suite. Je me tus. Puis, je fus surpris de m'entendre dire ces mots grandiloquents venus de je ne sais où : Cette guerre ne résoudra rien et ajoutera du désordre au désordre, du chaos au chaos. Une des deux femmes, je la distinguai mal, car elle était installée en bout de table du même côté que moi, se déclara d'accord et compléta sur un ton docte peut-être teinté d'ironie : La prétendue communauté internationale n'a pas tiré la leçon de la seconde guerre d'Irak ni des mensonges qui ont validé sa légitimité.

Un silence suivit nos deux remarques. Mes voisins, qui semblaient les animateurs du groupe, changèrent de sujet. À peine desserts et cafés servis, tous se levèrent de table, s'excusant de me laisser finir mon repas seul, le lendemain, leur départ était prévu à l'aube. En chœur, ils me souhaitèrent bonne nuit. J'aperçus la silhouette de la femme qui avait parlé. Grande, mince, brune, les cheveux courts,

avant de fermer la porte de la salle à manger, elle se retourna une ou deux secondes pour me dévisager. Confus, je me replongeai dans ce qui restait d'aligot et fixai le dernier morceau de saucisse accroché à ma fourchette.

Les nouvelles du monde commençaient à m'intéresser. Reconnecté à mes anciennes adresses électroniques, je vis surgir des centaines de mails. Seuls quelques-uns venaient d'amis ou de relations qui s'inquiétaient. Un signe de ma part semblait prématuré. L'été approchait. Un peu avant Saint-Étienne, à nouveau, je traversai la Loire, cette fois-ci plus près de sa source. De temps en temps, je m'octroyais une pause de quelques jours. Un mois et demi après mon départ des Pyrénées, j'arrivai dans le Beaujolais vert, au nord-ouest de Lyon. Les collines et les forêts eurent vite raison de moi. Je me suis installé dans un gîte, la location fut renouvelée d'un mois, puis de deux. Je continuais de marcher chaque jour. Au cours de mes promenades, j'ai trouvé une maison.

C'est une ancienne ferme en pierres, avec dépendances et beaucoup de terrains, située dans un hameau. Durant le temps nécessaire à la procédure d'achat, je me suis renseigné sur les travaux les plus urgents à réaliser avant l'hiver. Le propriétaire du gîte et l'agent immobilier m'ont mis en relation avec des artisans. Si je suis adroit de mes mains, quelques travaux obligeaient le recours à des spécialistes. Des voisins m'aidèrent ; les artisans respectèrent leurs paroles en venant aux dates convenues. Je m'installai dans la ferme au début de l'automne, et continuai l'aménagement.

Le hameau s'appelle Le Frêne. Il compte six habitations, dont quatre occupées. Après avoir traversé une forêt, la route qui arrive de la ville descend en douceur dans un vallon. La première maison, à droite après le pont sous lequel passe un ruisseau qui descend de la forêt, est celle de Jacques et Magda. Madame Siguin, une veuve, occupe la seconde, à gauche. Plus loin, à deux cents mètres à droite, un chemin mène chez moi ; c'est la maison la plus isolée. À gauche, un autre chemin conduit à une habitation vide à côté d'un moulin en ruines. En continuant sur la route, à gauche encore, se trouve la ferme des frères Jamelin, les seuls paysans du Frêne. La dernière maison est abandonnée. Personne ne connaît l'origine du nom du hameau, chacun présume l'évidence, tous possèdent un frêne. Le mien se dresse dans la cour où loge aussi un chêne. Plus tard, j'apprendrais à estimer l'âge des arbres. Le mien est le plus vieux, il a bientôt cent ans, un peu plus jeune que la ferme. De la fenêtre, je devine la forêt disparue sous la brume ; elle est là, après le petit bois de bouleaux et le dernier terrain non planté. Quand je ne tape pas sur le clavier de l'ordinateur, je regarde tomber la bruine.

Adolescent, je sortais parfois sous la pluie battante pour, comme je me le disais, résister aux éléments. J'en tirais une grande satisfaction. Une nuit, je devais avoir treize ou quatorze ans, je décidai de passer par la fenêtre de ma chambre pour aller, une lampe de poche à la main, marcher nu dans la forêt proche. Chênes et hêtres dominaient tous les autres arbres. C'était la fin de l'été. Un orage violent suivi d'une averse épaisse me surprit sur le chemin forestier. La lampe tomba dans un fossé bourbeux. En la cherchant, je glissai et fus couvert de boue des pieds à la tête. La lampe refusa de fonctionner. Je me souviens du plaisir à me doucher sous la pluie intense et à marcher dans l'obscurité zébrée d'éclairs. J'avais le sentiment d'être une bête. Alors que j'y repense, j'aimerais revivre ce moment. Risquer l'hôpital psychiatrique me retient.

Au cours de mon périple sur les chemins, la pluie avait fini par ne plus me gêner. Parfois je l'appréciais. Je suis devenu capable de mesurer les nuances entre bruine et crachin, averse et grain, d'anticiper leurs apparitions, leurs durées, etc. Les chaussures, les guêtres, le surpantalon et la veste imperméables achetés avant

mon évasion (voilà un nouveau mot intéressant !) sont toujours opérants. À l'occasion, je sors quand il pleut. Ma chienne déteste ça, alors je ne tarde pas. Elle s'ébroue avant de rentrer à la maison. Pour rire, je me secoue comme elle.

Installé depuis trois mois au Frêne, j'avais pris une chienne, Hannah. Je lui ai donné ce prénom à cause de ses grands yeux sombres me rappelant ceux d'une femme que je n'ai pas su retenir. Les yeux de cette femme étaient si noirs que la pupille se confondait avec l'iris. La chienne me regarde plus souvent. Les femmes me quittent toujours. Hannah ne me quittera pas, ou alors contre son gré, tuée par un chasseur ou par une voiture. J'ai envie d'effacer ces dernières phrases. Les chiens sont fidèles, les femmes s'en vont ; quel cliché ! Non, je laisse et rectifie : m'ont-elles quitté, ou mon comportement ne les a-t-il pas incitées à fuir ? En fait, je n'ai pas pris une chienne ; elle est arrivée, je l'ai caressée, elle est restée. Je considère qu'Hannah est venue vivre ici avec moi. M'a-t-elle choisi ? Je n'en sais rien, la question ne s'est pas posée. C'est en écrivant aujourd'hui que c'en est devenu une ; une question sans réponse.

Hannah est une grosse bête au beau poil ondulé mi-long noir et roux parsemé de taches blanches sur le poitrail, les pattes et la tête. Sur le front, une ligne claire passe entre les yeux et le museau. Une queue touffue noire et des oreilles triangulaires qui tombent joliment la rendent superbe. Je ne connaissais rien des chiens. Les frères Jamelin m'en ont appris les bases. Hannah ressemble à un bouvier bernois, certainement bâtardisée, et avait deux ans, m'ont-ils affirmé. Nous nous sommes vite bien entendus tous les deux. Elle est affectueuse, calme, intelligente. Les animaux n'avaient plus été en contact avec moi depuis l'enfance. Quand je ne logeais pas dans des foyers, j'étais toujours placé dans des familles

d'accueil à la campagne. La dernière, un couple de fermiers, paraissait élever les enfants comme leurs bêtes, ou inversement.

Hannah ne semble pas attirée par les mâles. Est-ce possible ? Si elle avait des règles, elles échappaient à mon attention. Rien ne se passait : ni vulve ni mamelles gonflées. Sans doute a-t-elle été stérilisée avant même ses premières chaleurs. Au Frêne, il y a trois autres chiens : une petite femelle chez la veuve Siguin et les deux mâles des Jamelin. Leurs braques de Weimar ont été choisis pour chasser et protéger la ferme. Ils descendent, m'a certifié Philippe, des chiens gris de Saint Louis qui formaient les meutes royales. Alain, son frère aîné, a ajouté que c'était une légende. Je les écoutais en mangeant des rondelles de saucisson de sanglier, un verre de Pouilly devant moi. Je me gardais bien de me prononcer sur la chasse ou sur l'origine de leurs chiens à poil court dont l'un, la gueule salivante, me regardait mâcher. Ils m'ont invité à chasser avec eux, j'ai invariablement opposé mon inexpérience et appréhension de Parisien.

Aucun chien du Frêne ne circule seul, sans son *maître*. Ce mot est ridicule, comme si je détenais un quelconque pouvoir sur Hannah ou que j'avais des choses à lui apprendre ! Je lui permets d'aller et venir à sa guise. Lorsqu'elle croise des chiens, ça renifle devant derrière, pas davantage. Plus tard, le vétérinaire me montrera la cicatrice ventrale de l'ablation des ovaires et de l'utérus. Il ne l'avait pas opérée, ne l'avait jamais vue. Hannah ne s'attaque ni aux chats, ni aux poules, ni aux lapins. Quand nous partons en promenade, et nous le faisons tous les jours sauf s'il pleut à verse, elle a tendance à courir et s'éloigner de moi comme une folle. Il me suffit de l'appeler pour qu'elle revienne. Avec moi, elle n'a jamais connu de laisse. Pourquoi s'est-elle échappée de chez elle, quel était son premier nom ?

Il y a une semaine, alors que nous étions montés en forêt, j'ai été pris d'un malaise. Les jours précédents, je m'essoufflais davantage dans les côtes. Ici, c'est loin d'être les Pyrénées ! Hannah était partie devant et je grimpais péniblement le sentier forestier, m'arrêtant souvent contre un arbre. Une douleur aiguë au bras gauche, une impression d'étouffement, d'écrasement à la poitrine m'obligèrent à m'asseoir au sol. J'attendis cinq minutes, rien ne changeait dans les sensations. J'ouvris mon téléphone : pas de réseau. Quelques minutes plus tard, comme je craignais de perdre connaissance, j'appelai Hannah d'une voix faible. Je me souviens seulement de la voir venir.

Jamais je n'aurais cru cela possible. Jacques, mon voisin le plus proche, le raconta alors que je me rétablissais sur un lit d'hôpital. Hannah avait donné l'alerte. Elle avait couru jusqu'à sa maison, avait aboyé et gratté à la porte. Il faut dire qu'ils s'apprécient, Hannah et Jacques. Elle avait pris l'habitude de jouer avec lui ou avec son chat. Maintenant, elle a vieilli ; elle s'amuse moins, mais ils sont restés intimes. L'endroit où j'étais allongé était proche de la maison ; la chienne conduisit Jacques vers moi.

Après ma crise cardiaque, j'ai subi des examens en série. Les médecins m'ont rassuré, puis averti des risques de récives plus graves. Mon cœur ne paraissait pas son âge. Il faisait plus vieux. Je devais manger moins gras, diminuer, voire abandonner l'alcool, pratiquer de l'exercice, mener une vie calme et avaler mes

pilules chaque matin. En plus des problèmes cardiaques, ils m'ont trouvé de l'hypertension, du diabète, trop de cholestérol. Tout est lié, ont conclu en chœur les toubibs. Deux jours plus tard, je quittai l'hôpital avec un sac de médicaments et une ordonnance recto verso.

Je suis malade. Mon cœur est faible. Pas le siège supposé de l'amour et des passions, non, la pompe. Depuis quelques années, j'ai grossi. Les kilos m'empêchent d'entrer dans le pantalon jaune acheté à Berlin-Est, quelques mois avant la chute du Mur. Je venais d'obtenir mon diplôme des beaux-arts. La peinture occupait une grande part de mon esprit et de mon temps ; les femmes hantaient le reste. Un galeriste m'avait proposé d'exposer à Berlin, à l'Ouest bien sûr, et j'étais parti une journée de l'autre côté du mur jouer au touriste capitaliste. J'en étais revenu avec un pantalon jaune qui, je ne saurais dire pourquoi, m'avait inspiré. Pendant quelques années, je paradais sans vergogne aux vernissages vêtu de ce pantalon jaune citron, accompagné d'une veste bleue, buvais trop, trop vite. La seconde partie de mes obsessions s'épanouissaient à l'après-vernissage. Ils ne disaient pas encore *after*. J'étais un jeune peintre prometteur.

Onze mois après mon départ de Paris, je fis venir ce que j'avais jugé bon de conserver dans un garde-meuble. Deux mois plus tard, Hannah frota son museau contre ma main. J'avais suffisamment d'argent. L'année d'errance avait changé mes habitudes et mes besoins. Je dépensais peu. La ferme se compose d'un bâtiment principal, une habitation au premier étage desservie par un escalier de pierres qui donne sur une terrasse, et d'une vaste grange que je laissais en l'état. Au rez-de-chaussée de la partie habitable, deux pièces voûtées tiennent lieu de caves. L'ensemble est entouré de terrains : devant *la propriété*, une large cour avec quelques arbres — dont le vieux frêne —, un petit espace à droite de la maison qui devait être autrefois un potager, et, derrière les bâtiments, les plus étendus des terrains montant doucement jusqu'à la lisière de la forêt. À gauche du ruisseau et du chemin qui descendent de la forêt, trois grandes prairies, séparées les unes des autres par des haies, servaient jadis, si j'en crois mes voisins, de pâturages. Tout était en friche. Comme moi. Non, j'étais plutôt en

jachère. Me présumer au repos, même si je n'avais aucune idée du moment de la reprise des labours me rassurait.

Je dessinai des plans pour réaménager le potager, construisis un poulailler, un enclos à l'arrière de la grange, demandai conseil pour l'achat de poules pondeuses. L'un des frères Jamelin, les derniers paysans du Frêne, me suggéra d'attendre le printemps. Dans la première pâture, j'envisageais de créer un verger ; dans les suivantes, de planter des arbres pour former un bois jusqu'à la limite de la forêt. Jamais je n'aurais imaginé me transformer en néorural. Certes, je me rappelais de temps en temps la vie que j'avais quittée. Je ne regrettais ni le confort ni l'illusion de mon *statut d'artiste confirmé*, mais je me reprochais de n'avoir donné aucun signe aux personnes qui m'aimaient. Elles tenaient sur les doigts d'une main. Quand elles revenaient dans ma mémoire, je me disais que bientôt je leur enverrais des nouvelles, et j'en repoussais le moment. La venue d'Hannah, le début de relations amicales tissées avec Jacques, Magda et quelques autres, les projets d'aménagement, tout ce qui m'arrivait de bon suffisaient à remplir et satisfaire ma vie sociale. C'est vrai, la compagnie intime des femmes me manquait, comme elles me manquent aujourd'hui alors que je suis à nouveau célibataire.

Je me demande si j'arriverais à terminer ce récit. Cette crise cardiaque a sapé le peu de confiance en moi. Je dois continuer. L'écriture m'aide à prendre conscience du passé, à accepter l'avenir incertain. Je rédige lentement, reviens en arrière, m'arrête souvent, pleure ou souris des événements qui me sont tombés dessus, efface des phrases, des paragraphes, hésite sur le choix d'un mot.

Tu t'accroches trop au sens des mots, m'avait-elle dit. À quoi s'accrocher sinon ? Rester dans le flou des idées, des sentiments ? Les mots expriment-ils tout ce que déjà je sais ? Certes, je ne suis pas naïf au point de méconnaître leurs limites, mais, une fois écrits et lus, devenus autonomes, les mots seraient bien capables d'inventer l'homme que je ne suis pas. Je ne préciserai pas l'identité de la femme qui a prononcé cette phrase sonnante comme un reproche, pas fichu d'écrire son nom — ton nom — vingt ans après la rupture. Par contre, je peux te parler, t'inscrire dans ce récit. Écrire *toi*, *tu*, pas uniquement *elle*. Depuis notre séparation, les événements qui se sont déroulés sont tout aussi forts, singuliers. Comment accepter de hiérarchiser les pertes ? Tout est sacré, mes pertes et mes bienfaits provisoires. Ce qui est perdu et ce qui ne l'est pas (encore). En me quittant de son point de vue avec de bons arguments, cette femme avait rompu le fragile équilibre de ma vie. Les années qui ont suivi ton départ furent chaotiques, erratiques, à l'égal de celles précédant ta rencontre. Vagabondant corps ouvert et

cœur fermé (quelle formule !), de longues années me sauront nécessaire avant de vivre une relation d'un type nouveau qui s'interrompra dramatiquement.

Aujourd'hui, je me méfie de la tendance des vieux à se remémorer leurs amours perdues. À vingt ans, nous ignorons qu'aimer supposera cesser d'aimer. Les volontaires, les téméraires, les chanceux ou les inconscients cessent de ne plus aimer pour aimer à nouveau, et ainsi de suite.

Depuis ma disparition — j'assume maintenant cette expression —, mes velléités d'écriture étaient restées lettre morte. Presque tout ce que j'avais écrit auparavant a été jeté. Je me consolais grâce à des phrases comme celle écrite par Flaubert à son ami Ernest Feydeau : *Nous valons plus par nos aspirations que par nos œuvres*. L'écriture autant que la peinture sont remplies de silence bruyant et solitaire. J'ai conservé les notes prises lors de mes lectures, le recueil de citations commencé dans les Pyrénées, puis, sur l'ordinateur retrouvé avec mes affaires du garde-meuble, des textes de jeunesse recopiés, remaniés tant de fois, des nouvelles, des idées de romans ; enfin, depuis la naissance de mon fils, Saul, quelques contes, de petites histoires inventées pour lui seul. Si j'étais écrivain, je serais loin du but. Je n'ai jamais affirmé être écrivain. J'ai dit, j'écris.

Le premier hiver à la ferme fut moins froid que prévu. Je commandai du bois et passai deux jours à le fendre. Le poêle acheté sur les conseils de Jacques était excellent. Magda, sa femme, avait acquiescé et je voyais bien ce qu'en pensait Boule, leur chatte, couchée près du feu. Ce poêle possède un four, j'ai fini par y cuire du pain. Autre avantage, il tient toute la nuit. Depuis toujours, je m'étais levé de bonne heure. Pourquoi vivre comme un ouvrier ? Je n'œuvrais plus vraiment. Je n'étais pas inactif pour autant. J'avais choisi le rythme de la lumière qui est aussi celui des poules. Si l'hiver je sortais du lit à neuf heures, l'été, c'était plutôt à six. Les tâches de la vie quotidienne remplissaient la majeure partie de mon temps. Le reste était consacré à la lecture, à l'écoute de musiques, aux promenades, ou à ne rien faire. Cette occupation, déjà testée dans

la maison des Pyrénées, me donna le sentiment de l'existence comme jamais je ne l'avais éprouvé.

Dès l'acquisition de la ferme, je m'étais décidé à passer le permis de conduire et à acheter une camionnette d'occasion. J'avais laissé pousser mes cheveux et me rasais une fois par semaine, le samedi, pour aller au marché. Je restais la matinée et parfois l'après-midi en ville. C'était aussi le jour où je me procurais de la lecture à la bibliothèque ou chez le libraire.

Après la canicule du mois d'août, un samedi, contrairement à mon habitude, je ne m'étais pas rasé. À la bibliothèque, une femme s'attardait au rayon art — que j'avais ignoré jusqu'ici — plutôt bien fourni pour une petite ville. Je découvris, étonné, un catalogue de mes travaux. Je m'apprêtais à contourner les étagères disposées dos contre dos par blocs de deux, quand la femme devant moi, derrière les livres, exécuta le même mouvement. Elle se retrouva à ma place, se mit à feuilleter mon catalogue. Enfin, un catalogue auquel j'avais à peine participé où, sur la couverture, mon nom d'artiste émergeait en gros caractères. Cette femme avait une quarantaine d'années. Je compris qu'elle s'était rendu compte de notre manège, disons, irréfléchi. J'eus l'impression fugitive de l'avoir déjà rencontrée. Elle se dirigea d'un pas décidé vers l'accueil, présenta des livres, dont mon catalogue. Tandis que l'employé scannait les ouvrages, je m'approchai, la regardai de dos, sentis un parfum ambré, m'attardai sur sa nuque étroite et nue. Elle avait les cheveux bruns, presque noirs, coupés courts qui libéraient de petites oreilles. Son allure générale dégageait une apparence masculine. Elle remercia l'employé d'une voix ferme et partit rapidement, laissant derrière elle une haute et mince silhouette. Je la reconnus alors. Elle faisait partie du groupe de randonneurs belges avec lequel j'avais mangé de l'aligot dans l'Aubrac.

J'ignore ce qui m'avait le plus troublé : la retrouver par hasard plus d'un an après, qu'elle choisisse un de mes catalogues, ou cette allure masculine dans un corps féminin. Sortant à mon tour de la bibliothèque, j'allai au Café du Merle et commandai un verre de chablis. Le serveur me proposa un blanc plus local. Je refusai et dis comme d'habitude : La prochaine fois ! Invariablement, il me

suggérait de rester : Ce midi, c'est andouillette au morgon ! C'était le cas tous les samedis. Cette fois-ci j'acceptai. Je finissais mon chablis quand la femme de la bibliothèque entra : Puis-je dîner, euh, je veux dire déjeuner ? La seule table libre faisait face à la mienne. Elle s'y assit, m'aperçut, s'en amusa. Je lui rendis un sourire. Puis-je m'installer à vos côtés ? Deux fois, elle avait prononcé *puis-je*. Ça m'avait enchanté.

Camille était photoreporter free-lance. J'avais évité de rappeler notre rencontre dans l'Aubrac et le bref échange autour d'un plat d'aligot. Elle semblait l'avoir oublié. Camille Voolders m'était inconnue, comme la plupart des photographes reporters contemporains. Si les images d'actualité étaient souvent source d'inspiration pour mes travaux, je me fichais bien de ceux qui les produisaient au risque de leurs vies. Elle revenait du Proche-Orient et avait loué un appartement en ville pour changer d'air entre deux voyages. Il lui restait deux semaines avant de rejoindre Bruxelles, puis elle irait au Liban et en Syrie. Sans suivre avec avidité les nouvelles du monde, ce qu'elle racontait ne m'était pas tout à fait étranger.

Camille évoqua les camps de réfugiés syriens qu'elle avait visités au Liban, en Jordanie, en Turquie. Je l'écoutai avec attention et fus pris pour la première fois d'une empathie nouvelle pour tous ces gens. J'avais dû rester évasif sur mes occupations : Parisien désabusé de sa vie d'affairiste, c'était vague. Elle n'insista pas ; moi non plus. À la suite d'une année d'errance — ce mot sembla lui plaire —, je m'étais installé récemment dans le coin. Je lui proposai une promenade en forêt après le café. Elle accepta avec joie. D'habitude, je me balade avec Hannah, lui dis-je. Sans lui laisser le temps de réagir, je lui expliquai que c'était une chienne et non une femme. Il avait plu la veille, une grosse pluie d'orage extraordinaire ; des chaussures adaptées s'imposaient. J'avais les miennes dans la camionnette. Elle me rejoignit sur le parking après avoir été chercher les siennes dans son appartement. Marcher avait toujours été pour moi une activité

solitaire. Avec Hannah, le silence demeurait. Camille qui, ses yeux verts fixés sur les miens, avait tant parlé durant le repas se tut la plupart du temps. Elle appréciait la marche, c'était évident. Nous étions l'un derrière l'autre, tantôt elle, tantôt moi, à l'instant où nous nous retournions, elle me souriait chaque fois la première. J'avais choisi un itinéraire qui montait par un sentier étroit, pour finir par une allée forestière redescendant vers la vallée. Marchant côte à côte, nous sommes vite tutoyés. Tu sais, dit-elle, j'ai pris ce matin un livre d'un artiste à la bibliothèque, il me pose problème. Quand elle me décrivit quelques reproductions du catalogue, c'est-à-dire mes anciens travaux qui, je l'ai déjà souligné, traitaient soi-disant d'actualité, je restai hébété. Par chance, à cet instant, elle ne me voyait pas de face. J'ai joué le néophyte, l'homme peu enclin à saisir la complexité de l'art, en particulier l'art contemporain. Camille comprenait parfaitement la perverse dénaturation du travail des photoreporters par une sorte d'artialisation incongrue de certains artistes. J'acquiesçais, quand bien même d'autres arguments auraient pu être proposés. Je n'ai jamais suivi les contempteurs de l'art contemporain ; c'est toujours le cas aujourd'hui, même si la plupart du temps je me tais. Depuis, je me demande pour quelle raison la mise en situation du réel en littérature, dans un roman par exemple, paraît plus légitime. Cependant, je n'avançais rien du tout. Je tenais ma langue. Je buvais ses paroles. Sa voix me caressait au-delà de mes tympanes. Puisque j'avais menti en prétendant ignorer tout de l'artiste du catalogue — elle avait fini par prononcer son nom, mon fameux nom d'artiste —, elle m'invita dans son appartement à y jeter un coup d'œil. Refuser ne me vint pas à l'esprit. C'était pourtant ce qu'il y avait de plus sensé.

Feuilletant les pages du catalogue, je m'interrogeai sur ce que je pourrais en dire, et surtout, je me demandai si la partie biographie comportait une photographie. Il n'y en avait pas. Je me suis sans cesse montré réticent à me faire prendre en photo. Camille continua d'évoquer les conditions de son travail, la recherche, non d'une "œuvre parfaite" — de ses doigts, elle forma des guillemets anglais — à suspendre au mur, d'ailleurs elle a toujours refusé d'exposer ses photographies, mais d'une image concentrée de sens, de vérité, d'honnêteté du moins, accompagnée, c'est indispensable, appuya-t-elle, d'une légende minimale ou d'un texte journalistique. Il y a un pouvoir économique et politique de l'image. Les désespérés, les pauvres, les victimes n'en ont pas, sauf les clichés des puissants et des bourreaux à leurs égards. *Guernica* n'est pas une photo de Capa ! fut sa conclusion définitive. Elle en avait assez de discuter de tout ce bazar. Dans ce contexte, j'étais d'accord. D'un coup sec, elle referma le catalogue. Cause un peu de toi, dit-elle, en me fixant à nouveau de ses beaux yeux verts. Je parlai des poules, du potager à aménager, des arbres à planter, des fruitiers, puis sans doute des bouleaux, car, en plus de leur élégance, ils poussent vite ; de mes ballades avec Hannah ; de mes lectures, de la musique. Ma banalité quotidienne singulière.

Quand elle m'invita à venir m'asseoir à côté d'elle sur le canapé, je crus entrevoir son appétit. Ça ne tarda pas. Bien sûr, je l'avais envisagé, mais, contrairement à ma pratique passée, je n'avais envoyé aucun signal. Aucune

femme n'a été aussi directe avec moi : J'ai envie de baiser. Une courte phrase pour de courtes et intenses étreintes. Elle avait devancé ma question sur les précautions. J'ai un stérilet, tu peux mettre un préservatif, si tu en as ! J'imaginai qu'elle mentait, pensais aux maladies qui m'avaient miraculeusement épargné. Elle me lança une capote sortie de je ne sais où : Monsieur reste prudent, bravo ! Les jours suivants, une boîte sera placée en évidence sur la table de chevet. Intimidé, maladroit — tant de mois s'étaient écoulés sans caresses —, j'appréhendais. Elle m'encouragea par des mots, des gestes. Puis nous nous sommes assoupis.

La nuit tombait quand j'ouvris les yeux. Je remarquai une silhouette filiforme qui s'approchait avec un plateau, des tartines, du fromage, du vin rouge. La toison du sexe de Camille était clairsemée et rousse. Je l'apprendrais plus tard, elle se teignait les cheveux en brun pour passer inaperçue dans son travail. Elle m'embrassa et dit avoir rarement l'occasion de vivre des moments comme celui-là ; elle voulait m'en remercier. Je sentis l'herbe autour de son corps. Elle me proposa le joint : Merci, je suis plutôt vin. Je m'assis sur le lit, le dos contre les coussins. Elle s'installa à côté de moi. Sur le terrain, elle refusait les avances de ses collègues — sauf exception, des machos —, des interprètes, des fixeurs qui, après avoir picolé au bar des hôtels, la pressaient, gentiment ou lourdement, à venir dans leur chambre. Pour être honnête, ajouta-t-elle, je me fais aussi harceler en Europe. Camille se tut quelques secondes. Elle s'empara de mon verre de vin, en but une gorgée et reprit : Mettre sa bite en avant ne sert à rien en zone de guerre ; sauf peut-être pour pisser, c'est plus pratique. Par contre, une gonzesse aura accès à la majorité invisible de la société musulmane : les femmes. Je lui demandai ce qu'était un fixeur. C'est une sorte de guide local, à l'occasion interprète, qui permet d'aller dans des endroits problématiques pour un étranger ou d'échapper aux services de sécurité du régime. Parfois, le fixeur exige qu'elle porte un foulard ou un voile intégral. Elle marche donc deux pas derrière lui pour signifier qu'ils sont ensemble.

Pourtant, a-t-elle ajouté, après des jours intenses et difficiles où elle côtoyait la violence et la mort, elle aurait aimé se réfugier dans la sensualité et la vitalité des

corps vivants. Alors le soir, elle décompressait : Je me branle, fume un joint quand c'est possible.

Admiratif de sa liberté, je fus surpris par la rapidité et l'énergie de ses ébats. D'ailleurs, elle en redemanda : des prises de chair franches, sans trop de préliminaires. Je fus plus vite d'attaque ; ce qu'elle apprécia en m'invitant à diversifier les positions. Son grand corps lisse et mince montait et descendait avec résolution, comme si, je l'ai constaté jusqu'à son départ, comme si c'était la première et la dernière fois.

Camille me proposa de rester. Depuis plus de dix ans, je dormais seul. Depuis que cette femme qui avait partagé mon sommeil plusieurs années de suite m'avait quitté, ou que j'avais laissé partir ; cette femme dont je m'empêche d'écrire le nom. Je pensais à Hannah. Jamais je ne l'avais abandonnée une nuit entière. J'envisageai d'appeler Jacques, puis renonçai. Camille se contenta de mes explications domestiques. Oui, je vois le problème ! Nous échangeâmes nos numéros de téléphone. Tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'elle avait tu, me déstabilisait. Camille m'attirait corps et esprit, cela dit sans lyrisme. Je ne voulais pas être repéré. Je ne voulais pas sortir de la tanière que je m'étais fabriquée. Si nous nous revoyions, la prudence s'imposerait. Elle avait compris, sans le savoir, pensais-je alors, une partie de ce pour quoi j'avais déserté. C'est bien, déserté, plutôt que disparaître.

Au Frêne, Hannah boudait. Je consultai Internet. Camille Voolders, née le 18 mai 1968 à Auderghem, Belgique, école de journalisme de... Ce qui m'intéressait, c'était ses photographies. Je voulais voir ses images, et vérifier par la même occasion si je ne lui en avais pas emprunté quelques-unes pour mes *travaux d'artiste*. Imaginer les horreurs de la guerre m'a toujours semblé facile. Jacques Callot, Goya, bien sûr, et d'autres n'ont pas attendu l'invention de la photographie. J'avais également en tête les images en noir et blanc d'immeubles, de quartiers ou de villes détruits, à Varsovie, Dresde, Berlin ou ailleurs ; de la libération des camps ; des photos pléthoriques sur la guerre du Vietnam, jusqu'à leur quasi-absence lors de la guerre du Golf, qui fera douter ironiquement certains qu'elle a bien eu lieu. Comme si la rareté d'images photographiques ou télévisuelles décrédibilisait et amenait même à contester la réalité des faits.

Quelques-uns de mes *travaux d'artiste* étaient loin d'être sans défauts, par exemple, des rapprochements faciles de notre iconographie judéo-chrétienne avec des attitudes et gestes des victimes de conflits de traditions et cultures différentes. Aujourd'hui, je juge sévèrement ce pseudohumanisme tout en postures. J'étais devenu comme ces humains incapables de distinguer entre leurs pensées et ce qu'ils ont entendu penser, entre leurs regards et ce qu'ils croient avoir vu. Si le pire ennemi de la vue est tout ce que nous avons vu auparavant, le pire ennemi de

la pensée est ce que nous avons pensé auparavant. Sans états d'âme, j'avais reconstitué en studio *des scènes cultes du photojournalisme subtilement modifiées en icônes modernes* (ces mots proviennent d'un article, non signé, d'un magazine d'art) exposées dans de grands caissons lumineux comme s'il s'agissait de publicités éblouissantes. Ça devait en être. La lumière n'éclairait plus les images, les images elles-mêmes devenaient la lumière. Je n'étais ni le premier ni le dernier à utiliser cette technique et loin d'être le seul à spéculer sur la perte de crédit de la photographie de presse. Les critiques — je les survolais — disaient que j'interrogeais la représentation, que je déconstruisais la représentation, ou bien que je représentais la représentation tout en la déconstruisant. J'ignore si je dois renier ces *œuvres* produites et vendues, ou les oublier. De toute façon, l'artiste qui les a fabriquées n'existe plus.

Cette fois-ci, en Syrie, à Homs, à Alep, les images numériques détaillées étaient en couleur, des photographies et des vidéos de quartiers entiers détruits. La plupart des photographies de Camille Voolders tenaient d'un altruisme visible, retenu, et d'une dureté qui apparaissait, non dans la chair et le sang, mais dans les regards. Les scènes de guerre, les batailles urbaines, les faits d'armes virils étaient pratiquement absents. Son travail ne ressemblait pas à *la photographie humaniste* ni même à un de ses avatars en couleurs, car de la colère ou de la rage perturbait la manifestation de la seule compassion. Rien non plus de ces images-chocs (dont j'avais fait mon miel) qui exhibaient ostensiblement le feu, le sang, les larmes sans parvenir à ne démontrer d'autre que l'allégeance à nos passions tristes, dès lors que photos et vidéos de massacres ne semblaient plus susceptibles de nous faire réagir. Les photographies de Camille ne tenaient d'aucun style reconnaissable. Elles étaient éloignées des belles images picturales à la composition et aux éclairages recherchés ; c'était du documentaire neutre — devenu depuis longtemps un genre et, c'est inévitable, un style —, efficace, sans emphase, sans pathos. Restait le pathétique. Beaucoup montraient des enfants, des hommes, des femmes, surtout des femmes, dans leurs pires moments de détresse, nous renvoyant certes à leurs désarrois, et aussi aux nôtres, c'est-à-dire à notre imperturbable inaction, ou selon,

impuissance. J'ai failli pleurer en caressant Hannah qui s'était enfin approché de moi. Qu'auraient voulu dire ces larmes ?

Je ne connaissais presque rien à la Syrie, au Proche-Orient. Alep m'évoquait du savon, Damas, saint Paul, qui, avant de se transformer en serviteur zélé du christianisme naissant, était un pharisien persécuteur des premiers disciples de Jésus. Je me suis documenté plusieurs heures.

Le lendemain, dès le réveil, Hannah me signifia sa présence avec détermination. Nous avons pris le petit-déjeuner ensemble avant de voir les poules. J'avais donné à chacune un nom : Doucette, Galipette, Roussette. Si je me trompais entre Doucette et Galipette, je me souvenais toujours de celui de la troisième ; elle était la seule rousse. Je leur apportai à manger, renouvelai leur bac d'eau, nettoyai le poulailler. Une promenade d'une heure dans la forêt avec Hannah et un brossage de sa fourrure abondante nous réconcilia. Le travail au potager avait du retard. Il fallait arracher pommes de terre, ails, échalotes, oignons, récolter les derniers légumes, penser à planter ceux de l'hiver, sans compter l'entretien habituel. Durant les quelques heures laborieuses qui me plaisaient de plus en plus, je m'étais efforcé de minimiser ces nouveaux événements : tomber quasiment amoureux et manquer de me faire reconnaître ; une double imprudence dans laquelle je m'étais mis en rencontrant cette femme.

Camille téléphona la première en début d'après-midi. Je l'avoue, j'avais résisté toute la matinée. Je lui proposai de nous retrouver pour une balade plus longue que celle de la veille. Elle accepta. La marche participe de mon hygiène de vie, et pour photographier ce que je photographie, il faut savoir marcher. Durant presque deux semaines, ce fut une routine quotidienne agréable : promenade en forêt, retour chez elle pour un dîner arrosé d'un bon cru, puis la baise. Elle aimait à la fois le mot et la chose et agissait de la sorte que la chose corresponde au mot. Je pensais devoir lui présenter Hannah, lui faire visiter le Frêne et les terrains dont j'avais parlé ; elle ne me le demanda jamais. C'était mieux comme ça. Chez moi, des objets pouvaient me trahir. Déjà que ce maudit catalogue se trouvait

constamment entre nous. Tous les jours, je le repoussais davantage dans un coin de son appartement. Enfin, il disparut. Je fus pris d'un doute. Je n'avais pas vérifié si, sur la quatrième de couverture, il y avait une photo de *l'auteur en artiste*. Le doute a été levé quand, plus tard, je suis retourné à la bibliothèque. Elle existait bien, si minuscule qu'il me sembla difficile de me reconnaître tellement j'avais changé physiquement. Depuis ma rencontre avec Camille, je n'avais plus osé me raser. J'en conclus, pour me rassurer, qu'elle n'avait pas dû remarquer la photographie ou n'y avait pas prêté attention. La veille de son départ pour Bruxelles, je lui proposai de la conduire à la gare. Elle refusa : Je vais prendre l'autocar, merci bien ! Ce jour-là, nous avons marché, bu, mangé, et baisé. Moi aussi, j'aimais bien ce mot avec elle.

Hannah était heureuse de reprendre les promenades. C'est vrai, je l'avais délaissée. J'aurais dû l'emmener avec nous, j'ignore ce qui m'en empêchait.

Les deux semaines avec Camille avaient réveillé ma libido. Affirmer que je ne pensais plus au sexe serait exagéré, mais en désertant l'art et Paris, j'avais mis ça de côté. De temps en temps, je me branlais. Tout le monde se masturbe, les femmes comme les hommes ; nos cousins mammifères ne sont pas en reste, principalement les primates, pour moi un argument supplémentaire. Ma courte relation avec Camille avait bousculé ce schéma. Son départ m'attrista et me soulagea. Rien n'avait été exprimé de nos sentiments respectifs. J'avais évité de parler du moindre détail qui m'aurait rattaché à l'autre ; à *l'artiste* qui m'avait collé aux basques trop longtemps. La marche, la forêt, le silence, le vin, la bouffe et la baise constituaient nos seuls liants. Je trouvais ça plutôt bien. Quand je caressais la peau des femmes, quand je les pénétrais, les serrais dans mes bras, les embrassais, je me grisais de l'illusion de toucher et de goûter chaque fois quelque chose de différent de leur chair, de leurs muqueuses, de leur anatomie. La déception ne tardait pas, non en raison du caractère des femmes que j'entraînais dans ma quête improbable, mais bien parce que c'était impossible. Ce type de rapport avait été le mien durant tant d'années jusqu'à ce qu'il soit remis en question par la femme dont je ne peux pas dire le nom. Sans doute, Camille et moi n'aurions pas tenu à ce jeu de cache-cache dilatoire plus des deux semaines qui

nous ont réunis. Elle semblait vouloir escamoter provisoirement sa vie de photoreporter, et moi, coincé entre la prudence nécessaire à la tranquillité de ma tanière et mon appétit d'aller au-delà des échanges charnels, il m'apparaissait difficile de m'engager dans des conversations spéculatives sur l'art, la culture, etc. Même la musique était absente. Dans son appartement, seule une télévision émettait des sons ; hélas, il y avait aussi des images. D'un commun accord, nous ne la regardions jamais. J'étais resté sur le terrain de notre association fortuite : nous réchauffer le corps. De toute façon, elle était repartie photographier la détresse, la guerre, la mort. Que pouvais-je y faire ? Tacitement, je décidai qu'elle avait la main. Elle m'avait donné son numéro de téléphone, toutefois j'estimais qu'elle devait m'appeler la première. Puis, je me reprochais d'avoir prêté peu d'intérêt pour son travail. Pourquoi ce rude métier ? La question était stupide, pourtant elle trottait dans ma tête. Qu'aurais-je répondu si elle m'avait demandé pourquoi j'avais joué à l'artiste ? Photographe de guerre est plus risqué. Quand je pensais à Camille se mélangeaient le sexe et la guerre. Je notai ceci comme s'il s'agissait d'une citation sortie de je ne sais où : En famille, ils regardent des images de guerre, et déclarent obscènes les images de sexe qu'ils contemplent seuls, honteux, en cachette.

L'automne était là, j'avais du boulot : poser du grillage en profondeur dans le sol autour de l'enclos des poules pour empêcher renards, belettes ou fouines d'entrer ; installer les bouleaux pour créer un petit bois et les arbres fruitiers au verger. Je les plantai dans la semaine avec Jacques. Cette *thérapie sublimatoire* ne suffit pas à éteindre le feu que la brève relation avec Camille avait attisé.

La femme qui m'avait quitté et la femme assassinée de mon rêve revenaient chacune leur tour, que je sois éveillé ou en plein sommeil. Si je ne parvenais pas à identifier celle du rêve, la première ne m'avait pas délaissé pour un autre ; il n'existait pas, ou pas encore. Elle m'avait quitté pour elle-même, pour son désir d'enfant, ou pour une raison moins avouable. Je m'étais toujours refusé à avoir un enfant, sans chercher d'explications psychologisantes. Un enfant ne peut être le produit d'une volonté unique. Constamment, j'opposais une fin de non-enfanter

aux femmes qui me le demandaient. Quand je lui avais signifié mon refus, l'été s'achevait, j'imaginai notre relation se terminer avant l'hiver. J'avais la nette impression qu'elle le savait aussi. Ce fut éprouvant lorsqu'elle m'abandonna. Jamais je ne m'étais autant investi avec une femme. Si un jour improbable ce texte lui arrive sous les yeux, elle rira d'une telle déclaration ; c'est que chacun avait son avis sur l'investissement nécessaire. Avant de la connaître, comme Agathe, la sœur de *L'homme sans qualités* de Musil, je pensais que l'amour n'existait plus ; après tout, c'est sans doute une invention. Restaient la sexualité et la camaraderie. S'agit-il également d'une invention, la camaraderie ? C'était le registre de mes rapports avec les femmes : la camaraderie sexuelle. Avec elle — avec toi —, j'ai changé mon point de vue. Est-ce toi (voilà que je parle aux fantômes !) ou moi la cause de mon bonheur puis de mon malheur ? (Que d'emphase tout ça !) Cette femme, dont je refuse d'écrire le nom par graphophobie ridicule, a ébranlé la prétendue assurance de mon mode de vie solitaire ; non, pas la femme elle-même, mais la relation entre elle et moi.

Toutes mes histoires d'amour, y compris celles de mes rêves, je m'en souviens. Je me souviens de tous mes rêves d'amour. Je doute de la réalité ou de la non-réalité de la femme assassinée. Le rêve est-il un état de conscience ? Certes, il paraît libéré des lois de la physique, de la logique, de la société. Vraiment ? Lorsque nous rêvons, utilisons-nous strictement ce qui se situe à l'intérieur de notre cerveau ? Ai-je tué cette femme ? J'attends la suite.

Un jour, un type, au café, me regarde d'un œil vineux et lâche que dans les relations avec les femmes, il ne recherche pas seulement le physique, mais aussi ce qui serait, peut-être, au-dessus, la métaphysique. Rires. J'aurais dû lui demander ce que les femmes peuvent bien trouver en lui. Je me tus. Je continue de chercher.

Dis-moi ce que tu penses, dis-moi ce que tu penses, répétaient-elles toutes après l'amour. Et je restais coi. Elles me lançaient : Quoi ? Hein ! Quoi ? Dis-moi ? Pour être honnête, si je n'ai jamais formulé cette question *Dis-moi ce que tu penses ?* après l'amour, j'y ai souvent pensé. Comme si faire usage du corps de l'autre, en consommer, en avoir recours, en jouer, en jouir, parfois procurer du plaisir ne suffisait pas. Comme s'il fallait atteindre le je ne sais quoi de plus ! S'il est nécessaire de dévoiler son intimité, comme ils disent, déjà pour moi c'est difficile, alors la livrer aux amis, aux amours, non, c'est insoutenable. L'amour, l'amitié sous-tendent-ils l'intimité ainsi que le sens commun le prétend ? Il ne s'agit pas de cette liaison étroite entre deux personnes, corps ou cœurs serrés, mais ce qui est à l'intérieur de soi, que la fréquentation de l'autre peut à l'occasion révéler. Je module : peut-être, l'amitié le supporte-t-il un peu, l'amour pas durablement. Ou bien j'ignore tout de l'amour ; c'est une éventualité. L'équilibre, le jeu, le piège, dans l'amour, serait de donner, de s'adonner à des moments où nous croyons, et laissons croire par la même occasion, nous dévoiler au plus

profond de notre être. Quelle tournure idiote *au plus profond de notre être* ; celle-là me semble stupide. Se découvrir, modérément, sinon c'est intenable. Le mystère de l'autre n'est-il pas ce qu'il faut aimer, autant, sinon davantage que tout ce que nous pensons en savoir ?

Après la séparation avec X (non, quand même, la nommer ainsi !), je me figurais continuer à vivre seul. L'idée de disparaître, de mourir, de me tuer ne m'est jamais passée par la tête. Seul, sans désirs, serein. J'avais vécu de cette manière durant une dizaine d'années. Plus d'amour, plus vraiment d'art, car utiliser ce mot pour désigner mon activité d'alors serait une imposture ; de la routine. La frustrante liaison avec Susana, puis celle, rapide, et gratifiante avec Camille, n'avaient pas changé la donne. C'est en partie faux concernant l'art, du moins l'esthétique. Restait une contemplation, sans doute béate, de la lumière, de la nature, des arbres, des bêtes. D'une part, mon regard, tous mes sens demeuraient à l'affût *du beau et du sublime* des choses naturelles ; d'autre part, en matière de choses culturelles, je lisais et écoutais beaucoup de musique. J'avais récupéré la chaîne high-tech achetée hors de prix, qui, installée dans la grande pièce de la ferme, avait ajouté une autre dimension à l'audition de musiques. Délaissant les quelques CD sauvés du déménagement, je redécouvrais la musique classique (sauf les opéras qui me résistent), y compris un peu de Mozart (refusé auparavant, car ça représentait pour moi la bourgeoisie), et je m'initiais à la contemporaine.

Je mets Ravel, le *Concerto pour piano et orchestre en sol majeur*. Au deuxième mouvement, *Adagio assai*, je pleure. Le *Presto* me ramène à la raison, je ne supporterais pas d'entendre le CD de Rachmaninov que j'avais préparé. Je vais sur la terrasse, descends au jardin, en fait un reste de pâturage, arrive au verger. Les terrains sont séparés par de hautes haies que j'ai enrichies de framboisiers, mûriers, groseilliers et groseilliers à maquereau. Jacques, originaire du Nord, appelle ça des croques-poux. Hannah en raffole. Inutile de lui en cueillir, elle les mange à l'arbuste au risque de se piquer, car, contrairement aux groseilliers classiques, les branches ont des épines. Les oiseaux préfèrent les groseilles

ordinaires ou les mûres. Nous sommes en hiver, il n'y a plus de fruits, les haies sont clairsemées. Hannah a remarqué des corneilles noires. D'habitude, elles se servent dans le potage ; aujourd'hui, elles snobent carottes, choux, poireaux. Au loin, derrière le petit bois de bouleaux, sur le dernier terrain avant la forêt, là où j'aimerais planter plus tard d'autres arbres, j'aperçois un lièvre courir, s'arrêter, me regarder fixement, ses grandes oreilles dressées. Maintenant, je sais distinguer un lièvre d'un lapin : il a des oreilles plus longues que la tête. J'observe le lièvre immobile, attends pour voir qui cédera. C'est moi qui gagne.

Souvent, face au potager, je m'installe sur une grosse pierre posée sur deux petites et je me tiens là à regarder. À regarder quoi ? Pousser les légumes ? Certainement. Heureux de ne rien faire d'autre. Savourer le soir venir, observer la lumière pâlir, les oiseaux et les insectes approcher, ressentir l'air fraîchir, apprécier la chaleur de la pierre du banc fournie par le soleil, anticiper le moment où l'obscurité m'envahira, et constater que les légumes ont bien poussés. Comment imaginer appeler cela de l'oisiveté ? J'ai brièvement connu une femme qui détestait la campagne : C'est chiant, rien ne se passe. Des banalités, des aveuglements de ce genre, y compris celles de citadins mythifiant la nature à peine sortis de l'autoroute m'agaçaient. Si nous idéalisons la nature, c'est que nous ne la vivons pas, m'a dit une fois Alain, le plus causant des Jamelin. Pour ma part, les choses de l'art ne s'opposent pas aux choses de la nature, et la culture ne consiste pas en une révolte contre la nature ; sauf à refuser notre mortalité, ce qui est déraisonnable. Mais la raison et l'art ne s'accordent pas nécessairement. Tout le long de ma *carrière d'artiste*, j'avais perdu le souvenir des choses de la nature ; plus exactement je les avais délaissées. Trois décennies, en incluant mes études aux beaux-arts, s'étaient écoulées durant lesquelles je n'avais jamais cessé d'habiter en ville. Mon enfance et ma jeunesse se sont déroulées le plus souvent dans la campagne normande. Les moments où je revenais au foyer à Paris étaient brefs. L'institution me donnait de soi-disant nouveaux parents, de soi-disant nouveaux frères et sœurs, une prétendue nouvelle maison, une prétendue nouvelle

école. Je découvrais de nouveaux bocages, de nouveaux champs, de nouveaux bois, de nouvelles forêts. Au cours du temps passé à Paris à apprendre à peindre, à peindre, à ne plus peindre, à jouer à l'artiste, à *manager* ma petite entreprise, je n'aurais jamais parié sur le plaisir que me procurerait le simple fait d'être assis une heure sur un banc de pierre face à mon potager à regarder mes légumes pousser.

Ma vie d'adulte avait été sans événements remarquables, hormis les quelques rencontres intimes. Celle avec la femme dont je ne dirais pas le nom fut pour moi sans précédent. Durant ma *carrière d'artiste*, j'avais certes côtoyé des *personnalités*, embrassé hommes et femmes du *milieu de l'art*, été à tu et à toi avec des artistes les plus cotés du moment, bu des verres ou déjeuné en compagnie de dirigeants de galeries ou de musées *les plus prestigieux*, de politiciens plus ou moins sincères, mais jamais je n'avais ressenti la moindre grandeur — je ne parle pas de profondeur — dans ces jeux sociaux de dupes. J'admets que ça peut tenir à mon incapacité de susciter l'exceptionnel. Si je faisais des rencontres mémorables, elles se produisaient avec des œuvres plutôt qu'avec des artistes. Ce qui m'est arrivé depuis ma disparition, et je n'ai pas terminé d'en relater les faits, semble m'être tombé dessus sans que j'y sois pour quelque chose.

Au Frêne, j'ignore comment se nomme notre petite société, pourtant je suis certain de l'amitié croissante de Jacques, Magda et moi. De temps en temps, je passais une soirée en leur compagnie. J'emmenais Hannah qui reniflait Boule, la chatte, avec sympathie. Magda cuisinait des plats polonais roboratifs que j'apprécie toujours. Le plus souvent, je me baladais seul, avec Hannah, en forêt. Lorsque je croisais Jacques, je lui proposais de nous accompagner ; la plupart du temps, il déclinait. Son genou lui faisait mal, une de ses jambes le contrariait, il ne se sentait pas en forme. J'avais remarqué sa tendance casanière, malgré sa carrière de roulant à la SNCF. À l'occasion, il part à Paris ou à Lille voir ses enfants et petits-enfants. Une fois par an, généralement en été, ils vont en Pologne avec Magda. Quelques semaines après le départ de Camille — ils ne s'étaient pas rencontrés et je ne lui avais rien dit à son sujet —, il accepta de venir avec moi à condition que la promenade ne dure pas plus d'une heure et demie. L'automne s'était installé, le temps restait agréable. Jacques n'est pas un bavard insupportable. Moi qui aime marcher en silence, ce jour-là, il parla beaucoup.

Jacques, comme son père, a accompli toute sa carrière aux chemins de fer. Devenu rapidement contrôleur, son service s'est déroulé sur de petites lignes régionales, nationales puis internationales. Quelques années avant la retraite, il a sollicité une affectation dans sa région : Les relations avec ma femme se dégradèrent sans que je sache vraiment pour quelles raisons. J'ai pensé préférable de rentrer tous les soirs à la maison, c'était déjà trop tard, elle avait un amant. Elle

a réclamé le divorce pour partir vivre avec lui. Jacques me raconta ensuite sa rencontre avec Magda : Je l'avais contrôlée dans le train Lille-Lens. Elle ne possédait aucun titre de transport valide. Contrairement à mes habitudes, j'étais resté sensible à ses arguments exprimés dans un français approximatif. Cette femme a cru acheter à Bruxelles un billet pour Lens alors qu'on lui en a vendu un pour Lille. Je me demandais si elle était de bonne foi. Pourquoi aurait-elle fraudé pour si peu ?

Jacques s'arrêta de marcher et me regarda. Je lui adressai un sourire. Arrivé à Lens, reprit-il, je marquais une pause d'une heure. Quand je sortis de la gare pour me diriger vers une brasserie, la femme s'approcha. Elle m'invita à boire un café pour me remercier. Un membre de sa famille devait venir la chercher. C'était il y a dix ans. Ma femme m'avait quitté, nous étions divorcés depuis deux ans, je vivais seul, les enfants étaient partis. Elle en a profité. Il rit et ajouta : Tu sais quoi, la vieille tante chez qui elle se rendait nous sépara au bout d'un quart d'heure. J'ai juste eu le temps de laisser mon numéro de téléphone à Magda. Nous nous sommes revus rapidement. Elle avait à l'époque trente-huit ans, Jacques, cinquante-deux. La visite touristique et familiale de Magda se transforma en une histoire d'amour. Magda était comptable en Pologne. Après une remise à niveau et l'apprentissage du français, elle a trouvé un emploi en France après leur mariage. Ils étaient venus s'installer ici après la retraite de Jacques, car elle avait répondu à l'annonce d'une entreprise locale où elle travaille toujours depuis.

J'avais écouté Jacques sans dire un mot alors que nous descendions lentement le chemin forestier conduisant au Frêne. Je connaissais peu d'éléments sur leurs vies respectives, et je ne parlais pas non plus de la mienne. De l'entendre me raconter des épisodes de la sienne et de celle de Magda me procura un sentiment nouveau, l'impression de partager des bribes de leur existence. Ce ressenti était inédit. Auparavant, la plupart des événements de la vie des autres glissaient sans me marquer de leurs empreintes. Ce dont Jacques me fit le récit vers la fin de notre promenade, j'aurais préféré l'apprendre d'elle-même.

Magda s'est mariée au début des années quatre-vingt-dix, après la chute du communisme et l'instauration d'un régime démocratique sous la présidence de Lech Wałęsa issu du syndicat *Solidarność* dont Jacques possédait encore un badge

acheté à un collègue de la CFDT — ceux de la CGT, pas très fiers après la déclaration de l'état de guerre, n'en vendaient pas. Le mariage tourne court. Son conjoint est volage. Il découche régulièrement, tout en revenant vers elle réclamer le prétendu devoir. Il finit par consentir au divorce alors que Magda est enceinte. Elle n'en parle à personne, décide d'avorter. En Pologne, l'avortement n'est possible qu'à la suite d'un viol, d'une malformation grave du fœtus ou d'un risque pour la femme, bien que sous le communisme, une libéralisation de fait du droit à l'avortement avait été la règle. Magda n'a pas l'argent nécessaire pour se rendre dans une clinique à l'étranger. Elle accepte la proposition illégale d'une officine privée polonaise. Sept ans plus tard, après son mariage avec Jacques, elle se découvre stérile. Jacques avait relaté l'histoire de Magda comme si c'était la sienne. Je ne savais que répondre. L'idée d'avoir un enfant, je l'ai déjà écrit, ne m'était jamais venue à l'esprit. Pour tout dire, je faisais en sorte que ça n'arrive surtout pas.

Les frères Jamelin approchent de la retraite et imaginent mal qui reprendrait l'exploitation héritée de leurs parents. Brigitte et Catherine, les épouses d'Alain et de Philippe, ne travaillent pas à la ferme, mais en ville, car les revenus sont insuffisants. Les enfants sont tous partis. L'habitation est divisée en deux. Chaque couple à son autonomie. Je suis invité régulièrement à l'apéritif chez Alain qui convie son frère à l'occasion. Plusieurs mois ont été nécessaires avant qu'une conversation aille au-delà des banalités d'usage. Hannah et mes poules sont devenues d'excellents sujets de discussion, puis je suis passé voir leurs vaches. Ils ont une soixantaine de Montbéliardes : tête, pattes, queue et ventre blancs ; tout le reste est plus ou moins parsemé de brun rouge, surtout les oreilles.

J'ai appris à mieux connaître les Jamelin. Si Philippe est réservé, Alain parle plus volontiers et m'emmène parfois partager ses activités. Sur une trentaine d'hectares de terrain, les pâturages, où sortent les bêtes six à sept mois par an, forment près la moitié des parcelles, sur les autres, ils cultivent du maïs et de la luzerne pour nourrir le troupeau. Récemment j'ai assisté à l'accouchement d'une vache — Alain dit *vêlage*. Une vache à lait doit vêler environ une fois par an. Ils n'ont plus de taureau. L'inséminateur venait régulièrement ; puis, ils ont suivi une

formation afin de pratiquer eux-mêmes ce geste. Ça aussi je l'ai vu. Alain met des gants en plastique qui lui remontent jusqu'aux épaules, il engage la main puis le bras dans le rectum de la vache pour atteindre le col de l'utérus qu'il maintient. De son autre main, il introduit dans le vagin une sorte de longue seringue contenant du sperme de taureau décongelé. Le plus dur, m'a dit Alain, consiste à passer le col de l'utérus. Si une génisse sort neuf mois plus tard, elle sera gardée pour le lait et inséminée à son tour ; si c'est un veau, après allaitement à la ferme, il sera vendu pour l'abattage. Charlotte, la fille d'Alain et de Brigitte, est étudiante en agronomie à Dijon ; elle se verrait bien dans une ferme. Celle du Frêne est bien trop petite d'après son père. Ce n'est pas tout à fait ce qu'a dit Charlotte alors en vacances chez ses parents : Je passerais en bio, la taille de l'exploitation n'est pas un handicap ; au lieu de vendre le lait des vaches, je fabriquerais moi-même beurre, fromages, laitages. Reste à convaincre mon copain de s'installer dans ce trou perdu, m'a-t-elle dit en grimaçant.

Si vous désirez lire la suite de ce roman, tant que je n'ai pas d'éditeur, je mets gratuitement à disposition des fichiers PDF ou EPUB à qui m'en fait la demande.

Envoyez-moi un petit mot par [mail](#), et vous recevrez le fichier que vous souhaitez.

Bonne lecture.

Jean pierre Morcrette

